

## TRANSLATIONS ET NEGOCIATIONS IDENTITAIRES: LE MOTIF DU VOYAGEUR ETRANGER DANS LA PROSE LITTERAIRE ROUMAINE DES ANNEES 1848

Simona ANTOFI

Tout en combinant, sur le canevas propre au mémorialiste, les particularités d'idéologie et de perspective de la nouvelle de mœurs et de la satire dirigée contre les tares de la société roumaine de l'époque, avec des éléments propres au récit de voyage, la nouvelle *Balta Albă* enchaîne, à travers le motif littéraire du voyageur étranger, mis en circulation au XVIII - e siècle, un dialogue à partir du thème identité roumaine /vs/ altérité étrangère. La structure enchâssée du texte prouve, de la part de l'auteur, une longue fréquentation de ce procédé narratif et favorise un climat colloquial, apte, en égale mesure, à transmettre des informations et à créer un climat de bonne humeur.

Une réminiscence classique du type *utile dulci* est à signaler, presque tout le temps, au niveau de l'écriture de Vasile Alecsandri, motivée, sans doute, par les commandements spécifiques à la littérature des années 1848. Comme toute la prose de V. Alecsandri, «hybride, à la manière du romantisme Biedermeier (notes de voyage, journaux, biographies, mémoires, études de mœurs, physiologies, épîtres, nouvelles, petits romans sentimentaux, essais critiques ou bien philosophiques...» (Manolescu 2008: 241), *Balta Albă* thématise son auteur dans la position d'un des narrataires - bénéficiaire de l'histoire relatée par le Français qui *découvre* l'existence des Pays Roumains.

En récusant son discours, celui-ci distribue l'étranger dans le rôle de l'évaluateur occidental, éduqué, désireux de connaître, ayant, dans une certaine mesure, le goût de l'aventure, en tout cas, attiré, comme tous les occidentaux, par le mirage d'un Orient fabuleux. Le voyage vers l'Est de l'Europe équivaut à la mise en lumière - sous le contrôle de l'objectivité de perspective, sans parti pris, mais en conservant la naturelle subjectivité de celui qui raconte - d'un monde équivalent à celui de l'Occident civilisé, bien qu'encore en proie aux contrastes et aux déséquilibres sociaux, à la polarisation et aux paradoxes.

Si «l'atmosphère amicale dans laquelle le Français raconte ses mésaventures, l'ambiance privée, intime, à parfum oriental, la convivialité non protocolaire sont propices à la causerie, à l'entretien, à l'histoire pour l'amour de l'histoire» (Papadima 1999: 246), dans le récit du Français la chronique de mœurs rejoint le pittoresque et l'aventureux - autant de catégories de la prose de voyage des années 1848 - ainsi que le mélange de populaire et de livresque. Plus encore, le transfert de fonctions narratives sur le voyageur étranger, entraîne «un effet qui rend toute chose insolite, destiné à offrir au lecteur une perspective nouvelle dans la perception des réalités considérées jusqu'alors comme connues» (Papadima 1999: 159).

L'ironie fine, qui accompagne le récit du Français et qui le transforme en personnage de sa propre histoire se fonde, subsidiairement, sur l'attitude détendue, désinvolte de V. Alecsandri - pareille, d'ailleurs, à celle des autres écrivains roumains cultivés - envers l'Occident, surtout envers leur patrie spirituelle, la France. De toute évidence, chez soi à

l'intérieur et non pas à la périphérie de l'Europe, avec l'argument de l'origine et de la spiritualité commune, Alecsandri se meut naturellement dans l'espace culturel occidental, effectivement et dans la pratique littéraire.

Le modèle livresque de l'Orient entre, dès l'abord, en rapport disjonctif avec les réalités roumaines, mais le pouvoir d'assimilation des représentations - clichées et uniformisées conformément aux standards de perception occidentaux - est significatif. L'opposition centre /vs/ marge détermine le processus de réception qui amène le Français à se rapporter à une réalité fictive, qui sera contredite, tout comme l'image des Pays Roumains, vus comme un espace sauvage, barbare, image qui sera progressivement déconstruite dans le texte, par la réalité.

Le voyage, imbu de péripéties, amusant les narrataires et le lecteur, est corrélé avec un «algorithme du texte» qui met en concurrence, loyalement, trois perspectives: d'abord, celle du Français, sur les réalités roumaines, projetées ainsi, dans le cadre d'une objectivation bâtie sur le support de la narration à la première personne, celui de l'authenticité, de la fraîcheur des impressions, garanties par le premier contact visuel avec l'espace roumain; ensuite, celle des indigènes, qui perçoivent et châtient, en ironisant, les maladroites, la naïveté et l'insuffisante information du Français, voyant en lui, non l'altérité radicale, mais plutôt un individu qui, venu d'un autre coin du monde, en fait, d'un autre bout de l'Europe, doit affronter les incohérences entre le modèle mental accrédité sur l'Est européen et l'état réel des choses; et, finalement, la perspective des jeunes roumains, éduqués à Paris, parlant bien le français, préparés à réduire le décalage existant entre les deux premiers points de vue.

L'aventure du voyageur étranger commence par son déplacement en charrette: «une petite boîte, remplie de foin, sur quatre roues en bois, ayant les rayons cassés. Quatre petits chevaux, extrêmement maigres, dont la peau était incrustée des traces laissées par le fouet, et un homme sauvage, barbu, vêtu de haillons, armé d'un gros fouet long d'une toise.» [1] Le Français ignore le conseil avisé et bienveillant du consul («Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il, avec cette voiture primitive et avec ces chevaux qui ressemblent plutôt à des chats affamés, vous allez faire un voyage dont vous allez vous souvenir le restant de votre vie. Mais, tenez-vous bien!») Il tombe de la charrette, au grand amusement de ceux qui le regardent, et fait un périple plein de surprises, mais qu'il raconte en dièse, en soulignant l'insolite et l'imprévu de l'histoire. Cela ne lui déplait pas en totalité, du moment qu'il décide de découvrir la vraie face de l'Orient:

Je n'ai jamais imaginé une course aussi infernale, une situation aussi originale! Dans une nuée de poussière qui enveloppait la terre, les chevaux couraient comme endiablés; la charrette se déplaçait si vite qu'elle n'avait même pas le temps de grincer, les roues se suivaient, trébuchant et me cahotant en bas et en haut comme un ballon; le charretier criait, parlait, frappait de son fouet produisant un bruit fort à assourdir les campagnes; et moi... s'il m'avait été possible de ne plus m'accrocher à la voiture, j'aurais mis la main dans la poche où j'avais les pistolets et, décidément, j'aurais commis un péché mortel!

Un détail qui d'habitude passe inaperçu, mais qui s'avère essentiel en tant qu'instrument de médiation de la perspective en question, est que le récit est ultérieur aux événements, qu'il est fait dans des circonstances cérémonieuses, et situé, grâce à l'encadrement, dans les coordonnées de *l'histoire plaisante*. De cette manière, l'aventure proprement dite est accrue et sémantisée en surplus par un enjeu doublement orienté de la narration: d'abord, envers le public immédiat, dont la sympathie et la bienveillance doivent être gagnées par le narrateur, à travers les modalités spécifiques, comme dans tous les textes qui s'articulent sur un scénario performant *in actu* un récit; ensuite, envers le public plus

large de l'époque, tenu à (in)valider le goût du voyageur français pour l'exotique, au détriment d'une réalité complexe et difficilement classifiable.

Sous le signe d'une perspective plurielle, le point de vue des indigènes à propos de l'étranger est, en égale mesure, ironique, amusé et superficiel. Connaissant les habitudes de l'endroit, ceux-ci sanctionnent, en vertu des mêmes préjugés, le comportement maladroit et l'ignorance du Français. Le troisième point de vue, qui réunit le groupe de narrataires avec la haute société, celle formée de «figures européennes», présentes à Balta-Albă, donne de l'équilibre à un rapport de perspectives qui, à défaut de cette dernière dimension, aurait défavorisé aussi bien l'Europe civilisée que l'espace roumain.

De manière plus évidente encore, la règle du contraste fonctionne irréprochablement, marquant la distinction entre les couches sociales et proposant au Français et à son auditoire un découpage représentatif de la société roumaine du temps, et au lecteur avisé, une mise en abîme de la structure du texte:

Qu'est-ce que je peux vous dire finalement, messieurs? Je ne crois pas qu'il existe un autre spectacle qui ait pu me produire une impression plus puissante que celle provoquée par la vue de ce bourg nouveau qui, au moindre souffle de vent, semblait faillir se transformer en ruines. D'une part sa misère pittoresque, et d'autre part le luxe des équipages qui couraient sur la rive du lac; ce mélange de tous les contrastes m'obligeait à m'imaginer tantôt dans une île de l'Océanie, tantôt dans une capitale de l'Europe, et en conséquence, je ne savais pas avec certitude si ce que je voyais était un de mes rêves ou la réalité vivante.

Ce mélange insolite ne s'arrête pas ici. Comme dans un âge adamique, les hommes et les femmes se réjouissent ensemble des bienfaits du lac et, seul le Français *civilisé* croit à la nécessité de la séparation des baigneurs. La cérémonie du déjeuner est simple, à la mesure de la faim de tous, du goût exquis des plats, de la «fraternité orientale» et de l'hospitalité indigène.

L'épisode du voyage en bateau, sur le lac, la peur des dames en cas de tempête ou d'éventuel naufrage, la détermination des chevaliers de les sauver, coûte que coûte, ainsi que la présence d'une «bande de musiciens tziganes» agrémentent, tant qu'il le faut, l'atmosphère et le récit du Français. Et qui plus est, la beauté des femmes cultivées, leur excellent français, font une puissante impression sur le Français, qui ne peut pourtant pas s'affranchir de la pression du livresque: «En vérité, la Valachie est un pays plein de merveilles! L'un de ces pays que les Mille et une nuit décrivent.»

Et, en fin de compte, l'indécision et l'incapacité du Français de conférer à la Valachie le statut de pays civilisé trouvent leur origine dans son spécifique, dans les observations faites et, en dernière instance, dans l'idéologie de l'auteur. Autrement dit,

les élites de l'intellectualité roumaine, en formation dans les années qui précèdent 1948 (le texte de la nouvelle a été publié dans «Calendarul Albinei», en 1948), s'assument le fardeau historique d'une situation indécise, contrariée, par rapport à la civilisation de provenance, mêlant le patriotisme avec le sentiment du dépaysement, l'activisme avec l'échec de pouvoir couvrir les distances sociales, l'utopie avec le ressentiment

(Papadima 1999: 141).

En conséquence, la question de l'identité roumaine est soumise, par l'idéologie même que le texte exprime, à un processus de négociation. D'une part, la perspective du monde occidental civilisé sur les Pays Roumains souffre d'unilatéralité et d'exclusivisme, et cela dans le cas heureux où l'on n'ignore pas l'existence même des deux Etats. Ce point de vue, dépréciatif de tout ce qui est stigmatisé parce que provenant de la barbarie, pêche par sa superficialité et trouve son correspondant dans le regard supérieur, amusé, que les

indigènes portent sur le Français, vu comme exposant et messenger exemplaire pour toute l'Europe civilisée.

De manière tout à fait évidente, pour un mémorialiste tel Ion Codru Drăgușanu, le voyage a aussi une fonction formative, instructive, dans le sens propre du mot, qui s'ajoute au bagage initial de l'autodidacte déterminé à prouver l'égalité de perspective – la seule correcte et acceptable – perspective par laquelle il regarde l'Occident vers l'Est de l'Europe, de la Transylvanie vers le Royaume et retour. D'ailleurs,

les 'primitifs' de notre littérature moderne n'étaient pas aussi innocents qu'ils pourraient le paraître. Certains parmi eux (Alecsandri, Negruzzi, Kogălniceanu, Ghica) étaient familiarisés avec les littératures occidentales, l'émulation autodidacte fonctionnait pleinement chez Filimon ou chez Codru-Drăgușanu, dépassant souvent les 'préjugés' vis-à-vis d'une contemporanéité plus évoluée

(Papadima 1999: 145).

La structure spirituelle de l'auteur est ouverte au nouveau, désireuse de connaître, avec quelques préjugés, mais aussi avec une certaine souplesse de perception qui lui permet, par exemple, de trouver de points communs entre la Transylvanie et la Suisse. Nullement tributaire à l'eurocentrisme – ce qui pourrait s'expliquer par l'appartenance de l'auteur à l'espace intellectuel de l'Empire austro-hongrois – Drăgușanu soutient que

l'issue du paradigme de la comparaison 'centriste' est assurée par la fréquence des confrontations entre les traits des diverses civilisations étrangères rencontrées, surtout par 'la mise en parallèle', ce qui «combine souvent la forme contrastive avec la forme analogique – de ce que nous connaissons ou avons découvert à propos des Français ou des Anglais

(Papadima 1999: 133).

L'image que le mémorialiste veut se construire à travers le texte – inlassablement contrariée par sa force, par son optimisme, par son penchant vers l'humour et par le plaisir de l'anecdote – est celle d'un sentimental miné par la nostalgie du pays, bien qu'il soit à peine sorti de la Transylvanie. La contribution de la convention romantique et sentimentale est évidente dans la brève rétrospective faite par ce *picaro intellectuel*, poussé à courir le monde par sa mobilité structurelle et par l'instinct de liberté:

Jeune encore, l'étude, la lecture et la méditation solitaires étaient mes occupations d'élection. Les jeux tumultueux et frivoles de ceux de mon âge ne m'attiraient pas, le courage n'a jamais défini mon caractère. Comme j'étais taciturne, tous me négligeaient, personne ne s'intéressait à moi, à part Chirica, seule Chirica me défendait, elle seule me justifiait respectueusement. Le dimanche et les jours de fête, nous étions assis tous les deux dans l'herbe ou sur la balustrade de la terrasse, je lisais *l'Histoire d'Alexandre le Grand* ou le poème d'Arghir. Chirica me suivait avec une rare attention. Puis nous nous regardions, nous nous parlions, les yeux dans les yeux, et le jour s'envolait sans que nous nous en apercevions.

En fait, on peut démontrer - Anton Cosma l'a déjà fait - que la structure et les significations du **Pèlerin transylvain** se soumettent aux conventions de la littérature de l'époque, que l'écrivain, tout à fait conscient de son travail, construit une illusion du réel, dans laquelle l'élément essentiel de l'écriture est lui-même, illusion fortement soutenue par le côté descriptif ou discrètement évocateur de l'écriture. L'amalgame de formes littéraires hybride le texte – l'espèce même des mémoires, extrêmement permissif, admet le mixage - de sorte que l'évocation lyrique, les fragments en vers, les passages descriptifs, le

commentaire, la satire, l'ironie, l'essai, etc. cohabitent dans les pages du **Pèlerin**, «voyage imaginaire sous le prétexte d'un voyage réel» (Cosma 1988: 84).

Tout à fait d'accord avec ce point de vue, nous ne pouvons pourtant pas accepter l'association de l'option du mémorialiste pour la forme épistolaire avec l'idée d'une «innocente manipulation du lecteur» ni même avec celle d'une mystification. Nous ne pouvons, non plus, accepter l'association de ce texte avec le roman indirect, ultérieur au **Pèlerin**, comme théorie et type d'écriture. Il serait plutôt question d'un contrat inapparent de lecture, destiné à proposer au lecteur, sur le fond familier de la forme épistolaire, associée à la vérité subjective et à l'authenticité garantie par la confession, une renégociation des stéréotypes qui étiquetaient l'espace et les réalités roumaines. À tout ceci s'ajoute le repositionnement réciproque des Pays Roumains par rapport à la Transylvanie au niveau de l'évaluation, et de ceux-ci, par rapport au reste de l'Europe:

le monde de chez nous perd en bonne mesure son privilège de servir de pivot portant de la construction, et se montre, le plus souvent, comme pièce imbriquée dans la mosaïque; le journal de voyage de Drăgușanu développe les stratégies les plus ingénieuses et les plus flexibles afin d'attirer le lecteur dans l'aventure d'un savoir de perspective plurielle, qui part de la position ingrate du narrateur qui n'a jamais dépassé les parages de sa localité natale, Draguș

(Papadima 1999: 132).

**Le Pèlerin** retrace «une géographie spirituelle du monde du siècle» - selon un modèle signalé comme tel - **Gil Blas de Santillane** - au sein de laquelle le mémorialiste se place lui-même, parfois dans la position de «singularité d'au-delà des Carpates». La réciproque est valable, les habitants du Royaume étant gratifiés, à leur tour, de remarques ironiques par l'auteur: «je fais de mon mieux pour suivre leur discours, mais ils parlent si vite qu'ils semblent donner des coups de fouet.»

Prêtant attention à l'éternelle comédie humaine qui se joue sous ses yeux, Drăgușanu tend, en contrepoint à l'impacte du livresque qui définit l'écriture de l'époque, «vers une très moderne exactitude dans la présentation de la réalité, exempte de l'exaltation romantique, jamais aride, parce que l'humour y est un ingrédient toujours présent» (Manolescu 2008: 221).

De son côté, Nicolae Manolescu reconnaît l'originalité de l'écriture de Drăgușanu, difficile à réaliser dans un contexte où les âges et les modèles littéraires se contaminent, délibérément ou comme conséquence naturelle de la modification des formes et des conventions littéraires. Et l'attention du mémorialiste se serait prioritairement fixée sur l'aspect citadin du monde qu'il a couru, non pas sur son reflet dans la fiction, au centre de laquelle l'auteur se place lui-même, (in)directement: Drăgușanu «n'était pas doué d'imagination, mais il était un homme possédant un sens aigu de l'observation positive et très attentif à la civilisation matérielle, qu'il appréciait correctement et qu'il faisait connaître de manière convaincante» (Manolescu 2008: 221).

Peut-être la tonalité spécifique du **Pèlerin** réside-t-elle, en dernière instance, dans cette hésitation entre les spécifiques informatif et descriptif des mémoires, à laquelle s'ajoutent, inhérentes, mais en proportions différentes, la subjectivité de l'auteur et la pression des modèles d'écriture actifs à l'époque. En ce qui concerne la figure de l'auteur dans le texte, celle-ci oscille entre la mise intrinsèque en fiction, plus ou moins voulue, de celui qui signe le livre, et l'intention (re)productive, secondée, et souvent dominée, de l'idéologie de l'écrivain, présente dans les commentaires qui accompagnent le parcours proprement dit.

Chose certaine: le spectacle du monde a son code - ou bien ses codes - d'interprétation, ainsi que ses propres ressources sémiotiques. Lire le spectacle du monde

est, en bonne mesure, la tâche de tout mémorialiste, qu'il préfère le mœurs, le monde citadin et la réalité technologique, ou la réalité culturelle, comme c'est le cas de Filimon.

Dans cette perspective, Anton Cosma remarque l'existence de deux dimensions du **Pèlerin**: d'une part, l'observation de l'existence humaine «dans ses formes concrètes, historiques, ethnographiques, politiques et culturelles» - c'est la fonction compensative du voyage - et, d'autre part, l'écriture comme aventure herméneutique, conçue comme «modalité de vivre l'absolu» (Cosma 1988: 88).

L'intérêt du mémorialiste pour les particularités ethniques et spirituelles des peuples ou des communautés est doublé par l'analyse honnête des réalités sociales, politiques, administratives, juridiques, etc. L'ironie et l'anecdote accompagnent ce périple à travers le monde, conduisant la lecture vers quelque caractéristique essentielle ou vers la psychologie d'un peuple. Voici la description du pays d'au-delà de la montagne:

le pays, comme je disais, est nouveau, mais ses habitants ne le sont pas, ils sont anciens. On rencontre en Roumanie l'aristocratie la plus dégueulasse, au moins les institutions ne semblent pas la soutenir. Une partie des nobles autochtones, Roumains à part entière, despotes patriarcaux, ultra rouillés; Grecs du Phanar [ ... ] toujours aussi superbes qu'aux temps du Bas Empire Byzantin, bien que lâches, [ ... ], administrant sans merci les domaines agricoles, félons qui sucent le sang des pauvres paysans; ces derniers, les paysans, trop habitués aux punitions corporelles et à l'oppression; ensuite les tziganes vagabonds et les tziganes esclaves; en plus, les moines paresseux et ignorants et les lavures des autres peuples qui jouissent ici d'une haute considération.

Ce que remarque le mémorialiste venu d'ailleurs correspond exactement à ce que signalait Alecsandri par la bouche du voyageur étranger, dans *Balta Albă*: une incongruité radicale entre les formes toujours plus nombreuses du nouveau, de la modernité politique et culturelle, et le décalage au niveau des structures sociale et des mentalités. L'écrivain, esprit vigoureux et honnête, est révolté surtout par l'invasion des étrangers qui ne se soumettent à aucune loi, «s'enrichissent dans ce pays et se moquent des difficultés publiques, protégés par le pouvoir, sans payer d'impôts», mais aussi par l'ascension sociale due aux privilèges aristocratiques: «il arrive ainsi que les fils des nobles occupent les postes publics les plus hauts et montent en rang et en dignité, autrement leurs familles vivraient dans la misère; les plus compétents et les plus aptes sont refusés, car il n'y a jamais autant de bouchées que de bouches.»

L'auteur trouve très peu de choses acceptables en Roumanie et l'explication en est simple: «les hommes forts manquent dans toutes les branches et ainsi le monde se débat dans un cercle vicieux, jusqu'à ce que Dieu nous accorde, petit à petit, sa grâce.»

Pourtant, au-delà de tout cela, il reste l'image d'ensemble des mémoires, comme document écrit d'un voyageur roumain «du milieu du siècle, qui accomplit, par ses impressions de voyage, la relativisation la plus surprenante du point de référence, la dialectique la plus souple de l'antagonisme entre le connu et l'inconnu» (Papadima 1999: 131).

## Notes

[1] Tous les éléments du corpus sont extraits du roman *Cântarea României* par Alecu Russo, publié en 1985, à București par Albatros, et la traduction en anglais a été faite par l'auteur de cette étude.

## Sources

Cioculescu, Ș. (1977) *Prozatori români. De la Mihail Kogălniceanu la Mihail Sadoveanu*, București: Eminescu

Cosma, A. (1988) *Geneza romanului românesc*, București: Eminescu

Manolescu, N. (2008) *Istoria critică a literaturii române*, Pitești: Paralela 45

Papadima, L. (1999) *Literatură și comunicare*, București: Polirom

Simion, E. (coord.) (2004) *Dicționarul General al Literaturii Române, A/B*, București: Univers Enciclopedic.